

LA CHRONIQUE HOMMAGE DE CHRISTIAN NOORBERGEN

Roger-Edgar GILLET

Un prince de la grande peinture, Roger-Edgar Gillet, un phare enfoui, une lueur de grands fonds. Un repère de certitude créatrice. Une éminence mauve et terreuse. Il a marqué ses pairs et envoûté son époque. Si le grand public ne le connaît pas trop, il est plus que présent, à l'Abbaye d'Auberive, en Haute Marne, au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris, au Louisiana du Danemark, au Palais des Beaux-Arts de Lille... Et s'annonce une grande exposition estivale au Clos des Cimaises, avec plus de 80 œuvres.

Ses faces à gueules de terre ancienne, aux allures de boue archaïque, écrasent les pâleurs de la peau. Elles font fête féroce à tous les corps de surface. Ils ont perdu leurs oripeaux... Roger-Edgar Gillet (1924-2004), avec ses copains d'âme et de génie, tel le truculent Rebeyrolle, met la culture au rancart. Il n'y a plus que la peinture qui impose le silence. Le grotesque ténébreux, truculent et paillard, festif et jaculatoire, s'empare à vif et à cru de tout l'espace de la toile, comme échappé d'un sombre et dérisoire banquet saccagé. Il n'y a plus que la peinture qui parle, convulsive et tendue, sans besoin d'une pléiade de couleurs. Elles sont rares et travaillées du dedans, lourdes de magma mental, et toutes échappées d'un monde tellurique et souterrain. Et l'implacable figure humaine, sacrale et prodigieuse, prend l'espace à son compte, et le déchire. Peu de couleurs, donc, épaisses et denses, assourdies et latentes. Elles brûlent comme des laves. Peinture-geyser.



Veilleur d'une interminable nuit écrasée d'opacité, jubilatoire et cruelle, Roger-Edgar Gillet a le cœur lourd et la fête nocturne, féroce, implacable et sans trêve. Le grotesque a chez lui le beau rôle, et fait la nique aux beautés fabriquées. Constante et modeste, jamais dans l'excès, la transgression est jouissive et voluptueuse, happée par l'appétit féroce d'une peinture chaude et envoûtée, massive, goguenarde, et drôlatique. Le dérisoire et le trivial sont de beaux amuse-gueules, et c'est la bienséance étouffée qui fiche le camp.



▲
*La Mer, huile sur toile,
114 x 162 cm, 1986.
collection particulière.
En haut : Portrait de R-E Gillet,
© Galerie Guigon*

Drôles de têtes et drôles de cous... Ils s'allongent et se durcissent vers les hauteurs, dans le silence perméable des ténèbres. Sorti de l'ancre, Roger-Edgar Gillet franchit les interdits qui étirent et cernent les vivants. Sa peinture ignore les bassesses des images séductrices, mais elle vient du bas, elle résiste. Elle n'a pas besoin de transcendance. Elle n'illustre pas le monde illusoire des hauteurs. Lui, Gillet, il peint à mains nues, à regard nu, et sa peinture comme une apparition. La terre s'est soulevée pour donner naissance à des êtres sans origine, sans culture, et sans identité. Ils n'atteindront pas le seuil des concepts et des idéologies. La modernité ne les fascine pas, ne les concerne pas, et ne pourra les asservir. Ils traverseront tous les désastres, ces êtres de terre ancienne, aux allures de boue archaïque...

*Voir les tableaux de R-E Gillet
- Galerie Guigon, Paris 12e
- Clos des Cimaises,
St Georges du Bois (17)
Du 13 juin
au 13 septembre 2015*